

# Des Lettres en Alpha

---

*Nous nous sommes rencontrés lors d'une formation de formateur, l'un diplômé de philosophie, engagé en littérature, l'autre, écrivain lui aussi et plein d'enthousiasme pour servir la cause de l'alpha. Une même passion, des ambitions similaires qui nous conduisirent naturellement à devenir amis. Très amateur des textes que Stéphane Fontaine me fit lire, je lui proposais de rencontrer Lire et Ecrire Luxembourg, porteur du projet 'La Traversée'<sup>1</sup>. Il écrivit un premier jet, puis il abandonna son texte dans un tiroir. Quand plus tard, je l'interrogeai sur ce texte, il me dit la difficulté d'une telle entreprise. Quelques semaines plus tard, je l'invitais à nous exprimer de conserve dans le Journal de l'alpha.*

---

*Échange entre  
Stéphane FONTAINE  
et Guillaume PETIT*

*Nous avons parlé beaucoup avant de rédiger ce qui va suivre. Parfois nous avons d'étranges dialogues que nous qualifions nous-mêmes de sophistiques tant nous nous placions dans des rôles plutôt radicaux. Mais ces échanges qui demeurèrent toujours féconds furent catalyseurs d'idées sans complexe et sans inhibition morale. Lors de ces entretiens, Stéphane Fontaine eut la sincérité d'évoquer sans tabou ses motivations les plus nobles comme celles qui le sont moins. Ce qui suit reflète non plus tant ce que nous pensons chacun mais ce que nous portons ensemble. Toutefois, nous tenons à une précaution de lecture. Le lecteur emprunterait une mauvaise voie s'il rentrait dans l'article avec la conviction d'y lire une analyse du projet 'La Traversée'. Notre échange explore une initiative personnelle, certes encouragée par l'élan de ce projet, et*

---

1. Voir : 'La Traversée', « une épreuve magnifique », pp. 10-22.

*porte ici une réflexion générale sur la création littéraire pour l'alpha dès lors que l'écrivain se soucie d'être lu et apprécié auprès des apprenants. Stéphane, comment avez-vous appréhendé l'écriture d'un récit pour un public alpha ?*

S.F. : J'ai conçu cette entreprise à la fois comme une manière de me rendre utile et comme un tremplin. C'est que je ne pressentais pas le nombre infini de paradoxes, de doutes, d'hésitations, de trahisons et de renoncements que cela implique. Très vite, les choses s'avèrent complexes, voire irréductibles, elles résistent. Elles ont remis en question mes évidences, mes certitudes, les contingentes comme les plus solides ; ma manière de m'envisager moi-même en tant qu'écrivain ou qu'écrivain, en tant que créateur et même en tant que lecteur. Et puis après le premier jet est venue la nécessité de m'arrêter et de penser par moi-même, débarrassé des poncifs qui constituaient mon idée, que je croyais haute, de ce qu'est la littérature.

Je me suis trouvé face à des limites : celles de mon histoire qui me paraissait si fade sans les mots pour la raconter, de mon style trop ampoulé ou trop sophistiqué pour dire les choses simplement ; et puis une question me taraudait, quelle est ma légitimité à apporter à ces gens, ceux-là particulièrement, la nourriture intellectuelle dont ils manquent ?

*G.P. : Quels écueils principaux avez-vous rencontrés ?*

S.F. : Devant la feuille, tout paraît très simple. Inventer une histoire. Rien qu'une histoire. Une histoire simple et l'écrire simplement. Mais comment écrit-on simplement ? Et tout se complique. Dès les premières phrases, on sent qu'on trahit sa pensée. Robbe-Grillet disait que la forme c'est le fond qui remonte à la surface. Sans forme, comment défendre un point de vue ? Que faire si l'on vous prive des mots ? Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, paraît-il. Soit, mais la clarté n'est pas la simplicité. La temporalité par exemple s'évanouit

parce qu'on redoute l'usage de la conjugaison : le présent, toujours le présent qui assied sa dictature. Et l'écrivain tout neuf que je suis, attaché à la concordance comme à une exigence, se surprend à devoir tricher, à tronquer la langue au risque d'être qualifié de cancre, d'ignorant, de béotien, c'est un comble. Faut-il écrire comme un illettré pour se faire comprendre d'eux ? Je ne le crois pas, c'est sûrement tout le contraire : j'envisage l'effort qu'on leur propose comme un geste de considération car il revient à les traiter en pairs. Même si je n'exclus pas l'éventuel impératif d'une gradation dans l'apprentissage, j'ai du mal à imaginer ces étapes concrètement, qui plus est dans le cadre d'une création littéraire. Comment appréhender, lors d'une entreprise de construction narrative et stylistique dédiée à des adultes, ce qui se passe entre 'ne pas lire' et 'lire comme moi' ?

J'ai douté de m'être engagé sur le bon chemin. Pour la bonne cause, oui, mais mal engagé tout de même. Trop tard, j'ai voulu aller plus loin, jusqu'au bout, dans une dynamique inverse à ma manière habituelle d'écrire. De coutume, mon premier jet manque naturellement de nuance ; pour ce public-là, il me semblait déjà trop nuancé, mais dans le même temps, lorsque je me heurtais à une difficulté de logique, de cohérence, de composition – lesquelles en temps normal sont cause de blocage –, je passais outre en me rappelant fort à propos que j'écrivais de toute façon pour des gens qui ne savent pas lire. Par miracle, l'obstacle était levé ; j'en oubliais du même coup la littérature et mon propre ego pour un peu plus tard me sentir coupable d'avoir pensé si mal.

*G.P. : Barthes disait qu'il fallait se figurer la personne pour laquelle on écrit. Pour qui l'avez-vous écrit ?*

S.F. : Je crois que la plupart du temps, pour la plupart des auteurs, la personne pour laquelle on écrit nous ressemble. On lui concède les mêmes habitudes de lecture que celles que l'on a soi-même. Lors de cette expérience, les choses étaient sensiblement différentes. Je n'ai

qu'une vision très partielle de ce public et ce, malgré que je l'aie côtoyé assez souvent, mais je pense qu'il est composé d'autant de façons d'envisager la lecture qu'il y a d'individus.

J'ai sans doute construit un illettré type, un illettré rêvé. Je l'ai imaginé comme un archétype, une collation de ce que je sais d'eux, je me suis projeté, je me suis identifié un peu. J'ai comme tout le monde un handicap, un complexe, une faille ou deux, une plaie plus ou moins à vif, en cours de réparation, mais vis-à-vis d'eux, j'adoptais définitivement et presque malgré moi le point de vue de Sirius. Aussi oscillais-je sans cesse entre la compassion et la condescendance, jusqu'à faire entrer dans la narration, de la pédagogie. Or, au fur et à mesure de la rédaction, je me suis senti incapable de me détacher suffisamment de mon histoire, d'en faire un objet mort et prédécoupé à offrir en dissection à une classe de bio, de sacrifier ma progéniture sur l'autel de l'Alpha.

Je me suis demandé avec angoisse, puisqu'il nous est, à nous lecteurs, impossible voire illégitime de nous projeter dans la peau d'un illettré, si ce que l'on écrit à destination des moins qualifiés que soi ne contient pas quelque chose de délétère. Alors qu'il existe sans doute dans l'ensemble de la littérature mondiale toujours un livre pour chacun, y compris pour ceux qui lisent avec difficulté. Et que l'inadaptation même du livre par rapport au lecteur et du lecteur relativement à ce qu'il va lire est peut-être le véritable lieu de l'émancipation. J'aime à penser que n'importe quel homme – même avec très peu de compétences en tant que lecteur – enfermé dans une cage avec un bouquin, finira toujours par le lire pour échapper à la solitude et au désœuvrement. Dès lors, lui écrire un livre adapté à ses carences n'est-ce pas lui rappeler qui il est, alors que la lecture c'est le décentrement, la distance, la rencontre exotique et forcément l'incompréhension – redoutable seulement pour ceux qui redoutent l'aventure ? En produisant une littérature spécifique, ne maintient-on pas l'illettré dans sa condition ? **Le formateur n'est-il pas suffisant dans cette accession à la culture littéraire ?**

G.P. : *La tentation première est de répondre oui, naturellement. Mais bien souvent, dans la pratique de nombreux formateurs, l'accès aux figures mythiques de la littérature est à proscrire en formation. Les raisons évoquées sont multiples et parfois très justes. Si le degré de difficulté à la compréhension est un élément redoutable a priori, la découverte de l'œuvre, du contexte socio-politique, la connaissance de la pensée de l'auteur, son lien avec le présent, voire avec la doxa, sont également des arguments avancés mais ceux-ci me paraissent souvent dangereux. En effet, ces craintes appartiennent aux formateurs et même si je les entends bien, je ne peux m'empêcher de penser qu'il ne lui appartient pas toujours de présenter la littérature aux apprenants sous cet œil rétif. Bien souvent on constate que pour dépasser l'enjeu de la lecture et de l'écriture comme fin en soi, donner du sens à sa vie, conscientiser sa place dans le monde, le formateur a recours à des publicités, des articles de journaux, des émissions de télévision comme supports à l'apprentissage. Or, il me paraît important de rappeler deux idées. Ces écrits sont hautement référencés, ce que le formateur n'a pas toujours en conscience lorsqu'il les propose comme outils de travail (j'invite chacun à lire 'La fabrication du consentement' de Chomsky et Herman<sup>2</sup>). D'autre part, il nous faut être vigilants à l'encontre d'une vision de l'homme qui soit trop utilitariste et dans laquelle on enferme l'identité de chacun dans le concept réducteur de compétences (« l'homme de compétence, figure moderne de la barbarie » de Miguel Benasayag<sup>3</sup>). Si l'on évoque le premier argument cité, c'est-à-dire le niveau de maîtrise du français, on entend aussi « on abordera la littérature plus tard ou en remise à niveau », cela me paraît trop tardif. Et nous rejoignons ainsi la difficulté majeure dont vous parliez précédemment. Il existerait un style*

---

2. Noam CHOMSKY et Edward HERMAN, *La fabrication du consentement. De la propagande médiatique en démocratie*, Agone, 2008 (éd. originale : 1988).

3. Miguel BENASAYAG, *Créer ensemble ses propres savoirs*, in *Le Monde de l'Éducation*, n° 360, juillet-août 2007, pp. 24-27.

*épuré qui agirait comme une loi universelle, sur lequel on grefferait plus tard des formes de raffinement : un mythe. Pour illustrer mon propos, j'évoquerais les figures de style. Bien qu'il faille parfois mettre en place des stratégies d'abstraction, elles sont souvent déterminantes et rendent la compréhension plus aisée. En tant que lecteur, lorsque l'on méconnaît le mot juste, il nous arrive de percevoir le message d'un paragraphe au travers de ses ellipses, ses périphrases, ses métaphores, ses gradations... Ces procédés stylistiques, selon moi, doivent être mis en chantier dès que faire se peut. De plus, il incombe au formateur d'oser ces transpositions didactiques, la littérature regorge d'opportunités.*

*L'approche dialogique, notamment lors du partage de la lecture que chacun porte sur le monde, conduit l'individu à penser et à exprimer des situations existentielles (cf. Paulo Freire). Une autre forme de cette expérience dialogique intervient grâce à la littérature entre l'œuvre et son lecteur, par delà les contraintes du temps et de l'espace. Une iconoclastie totale qui se baserait uniquement sur la production des apprenants en formation, faisant fi de l'acquisition de références, rendrait caduque la praxis libératrice. Je soutiens l'idée que la littérature est un allèle du gène codant pour l'expression de la conscience critique, le fil conducteur de l'émancipation depuis que l'Homme pense. Voici une pensée subversive mais bienveillante que je ne peux m'empêcher de formuler et, en premier lieu, à moi-même. Y a-t-il un tabou de la littérature en Alpha ? Et ce tabou existe-t-il aussi en moi, alors même qu'alpha et littérature me sont si chères ? Y font-elles ménage heureux ? L'assertivité du formateur pour 'ses' apprenants lui fait-elle placer la littérature dans le camp des dominateurs ? Il agirait, en quelque sorte, comme l'hôte qui recevrait un ami moins fortuné et qui viderait son intérieur de ses tableaux, son mobilier afin de ne pas le heurter par des possessions ostentatoires et le priverait de poser son regard dessus.*

## En guise de conclusion

Aucun titre ne convient mieux à ce dernier paragraphe que ce ‘en guise de conclusion’ d’habitude si trivial. Car ce que vous avez lu est un modeste point de départ, l’esquisse d’une réflexion bien plus vaste que nous comptons poursuivre dans un autre cadre, dramaturgique ?, littéraire ?, philosophique ? Les ponts sont en tout cas jetés. Dans nos conversations, nous avons surtout cueilli des paradoxes, des doutes, des interrogations, des invitations à l’exploration. À cet égard, il est loin d’être exclu que ce projet de roman de Stéphane Fontaine serve à une expérimentation lors de lectures avec des apprenants. Afin que l’œuvre et le lecteur se heurtent en direct. Pour, pourquoi pas, trouver un lieu, point d’équilibre ou de rupture où l’apparente complexité est non seulement une nécessité mais aussi un pas vers le plaisir, l’émancipation, la réflexion, et surtout vers le véritable étonnement.

Stéphane FONTAINE, écrivain  
Guillaume PETIT, coordinateur pédagogique  
de Lire et Ecrire Charleroi - Sud Hainaut